

SAUSSURE

ET L'ACTUALITÉ SÉMIOTIQUE

Anne Hénault
France - Paris

Certains s'étonneront, peut être, de ce que, dans ce colloque résolument tourné vers l'avenir, il puisse être encore question de Saussure. Pour beaucoup, la pensée de Saussure se confond avec une certaine idée d'un certain structuralisme qui aurait fait long feu. Nous allons montrer comment aux premières lectures du Cours de linguistique générale, (qui ont nourri les développements de la linguistique post-guillaumienne, à partir des années 1960 et qui, en effet, ont pu inspirer ce structuralisme aux diverses sciences sociales) ont succédé très tôt, dès 1956, d'autres lectures radicalement différentes, (comme celle d'A.J.Greimas, dans « Actualité du saussurisme »). Cette deuxième vague de lectures a nourri les développements de la sémiotique et c'est à partir d'elle que nous allons réfléchir aujourd'hui afin de montrer ce qu'est l'actualité du saussurisme dans l'actualité sémiotique.

Saussure (1857-1913) est le penseur qui, formé aux sciences « dures » (mathématiques et physiques, notamment) ainsi qu'aux sciences du langage (la philologie et la linguistique de son temps), a jugé nécessaire de doter ces disciplines, de fondements rationnels de type axiomatique.

La linguistique (qui avait commencé à se constituer, avec les travaux de W. von Humboldt, J.P.A. Rémusat, A.L. de Chézy, F. Bopp H. Steinthal et d'autres érudits) ne pouvait, selon lui, édifier un savoir rigoureux et spécifique concernant la langue, le rapport d'expression et la mise en circulation de significations qu'à la condition d'adopter une approche axiomatique : « Nous différons, depuis le principe, des théoriciens qui pensent qu'il s'agit de donner une idée des phénomènes du langage, ou de ceux, déjà plus rares, qui cherchent à fixer les opérations du linguiste au milieu de ces phénomènes. Notre point de vue est en effet que la connaissance d'un phénomène ou d'une opération de l'esprit suppose préalablement la définition d'un terme quelconque ; non pas la définition de hasard qu'on peut toujours donner d'un terme relatif par rapport à d'autres termes relatifs, en tournant éternellement dans un cercle vicieux, mais la définition conséquente qui part à un endroit quelconque d'une base, je ne dis pas absolue, mais choisie expressément comme base irréductible pour nous, et centrale, de tout le système. S'imaginer qu'on pourra se passer en linguistique de cette saine logique mathématique, sous prétexte que la langue est une chose concrète qui « devient » et non une chose abstraite qui « est », est, à ce que je crois, une erreur profonde ... » (F. de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, 2002, p. 34).

En ces temps où David Hilbert développait la méthode axiomatique (*Grundlagen der Geometrie*, Leipzig, 1899. Pour une explication et une discussion des théories axiomatiques, consulter Ladrière, 1957.), Saussure eut l'intuition d'une systématisation voire d'une mathématisation possible des jeux de rapports qui constituent la langue et sous-tendent la parole : « Il arrivera un jour (...) où l'on reconnaîtra que les <valeurs et> quantités du langage et leurs rapports sont < régulièrement exprimables dans leur nature fondamentale par des formes mathématiques » (C.L.G./E. I, n.10,

rapport, et un phénomène aussi est un rapport. Donc tout est rapport. Les unités ne sont pas phoniques, elles sont créées par la pensée ... Tous les phénomènes sont des rapports entre des rapports... ». (F.de S., Cours de 1908-1909). Il envisagea le moment où il serait possible de transcrire les calculs de significations par des langages formalisés qui seraient complètement détachés de langues naturelles et qui échapperaient ainsi à leur labilité : « Il y aura un jour un livre spécial et très intéressant à écrire sur le rôle du mot comme principal perturbateur de la science des mots » (F.de S., 1891). Ici encore, une telle approche est en accord, peut être fortuit (« L'air du temps ») avec des propositions épistémologiques qui lui sont contemporaines, par exemple, celles de G. Peano qui élaborait de tels langages formalisés. De la même manière, à la génération suivante, les travaux de Hans Reichenbach offriront à A.J. Greimas des exemples, hors langue naturelle, de saisie rigoureuse des significations et l'encourageront sur la voie de ce qu'il appelait lui-même, à la suite de Reichenbach, « langage symbolique » (schématisations narratives de type algébrique).

Une pareille théorie de la connaissance devait bouleverser tout le travail de la linguistique et la lancer dans une quête effrénée de structures (qui allait aboutir, pour un temps limité, aux abus du structuralisme). Les débats que cette orientation nouvelle a suscités autour de questions comme celles des référents extra-linguistiques, ou celles de l'arbitraire du signe, de la théorie de la valeur, de l'approche diachronique ou synchronique, de l'altération inévitable des langues, de la diversité des langues (etc.), ont alimenté les recherches linguistiques les mieux diffusées de la période 1960-1980 et nous les considérerons comme connues. Nous insisterons donc plutôt, sur l'aspect strictement sémiologique de la recherche de Saussure, parce que c'est celui que la recherche internationale met actuellement au jour. Nous souhaiterions également montrer qu'il n'est plus temps aujourd'hui de scinder « les » Saussure

comme on l'a beaucoup fait dans cette période-là. Le progrès même des publications de manuscrits de Saussure et celui, corrélé, de la recherche sémiotique, permettent, aujourd'hui, de rendre justice à l'intense cohérence de l'ensemble de cette pensée profondément novatrice et montrent qu'un même projet théorique parcourt ce qui nous est parvenu du Cours de linguistique générale et les esquisses d'analyses textuelles qui font la matière des abondantes notes que le Maître de Genève a consacrées aux Anagrammes ou aux Légendes Germaniques.

Certes, chronologiquement, l'héritage saussurien s'est d'abord concrétisé par le développement de la linguistique, puis, dans un second temps, par celui de la sémiotique : c'est bien au vu des premiers résultats de la linguistique saussurienne que des chercheurs comme R. Barthes ou A.J. Greimas⁽¹⁾ ont commencé à avoir l'intuition d'un projet scientifique plus large qui engloberait la linguistique et lui fournirait explicitement les bases rationnelles appelées par Saussure.

Nous nous proposons donc aujourd'hui de commencer par montrer comment la problématique sémiologique (alias sémiotique) s'est avérée indispensable, aux yeux du Genevois, pour qu'il soit seulement possible de penser le phénomène « langue et langages ». Et nous montrerons aussi, du même coup, que l'enchevêtrement de langages de descriptions auquel donnait lieu cette hypothèse sémiotique, était précisément le type d'opérations cognitives qui ont commencé à construire et à garantir la scientificité d'un certain nombre de sciences humaines.

Puis nous rappellerons ensuite qu'à partir de cette théorisation largement implicite chez Saussure, et, en tout cas, longtemps inédite, ses héritiers directs (dont les Danois L.Hjelmslev et H.J. Uldall,) et leurs disciples (dont les Français A.J. Greimas et R. Barthes) ont pu commencer à découvrir quelques constantes de la signification.

Et, enfin, nous montrerons comment les publications (actuellement en cours) des travaux que F.de S. a consacrés à la dimension texte (Anagrammes ou vieilles Légendes), viennent ajouter de la profondeur théorique et de l'ampleur sensible à ce que nous connaissions des vues sémiologiques du Maître de Genève, - ce qui fait de lui le précurseur de nos recherches les plus actuelles.

Quelques précisions préalables

Bien des confusions ont freiné la lecture des fortes cohérences saussuriennes ; au risque de répéter des remarques déjà trop connues et donc triviales, pour beaucoup d'entre vous, je souhaiterais éliminer d'emblée quelques unes de ces confusions :

▪ *Sémiotique/sémiologie*

Pour Saussure, le devenir de la langue n'est que changement et altération sur le fond d'une continuité abstraite et logique. Sous la pression des intenses recherches dont ils ont fait l'objet, le sens de certains des termes clefs des manuscrits du théoricien genevois a donc évolué et s'est parfois scindé en notions antagonistes ou complémentaires. C'est le cas pour « sémiologie », seul employé dans le Cours et dans l'ensemble des notes manuscrites, alors que le mot « sémiotique » existait déjà, en Français, depuis le XVI^es., mais pour désigner l'ensemble des signes corporels qui permettent à un médecin de diagnostiquer et d'évaluer un état de santé ou une maladie. De nos jours, après quelques mutations qui ont conduit à refuser les choix terminologiques de Benveniste lui-même (cf. en particulier les deux fameux articles « La forme et le sens dans le langage »- 1967 et « Sémiologie de la langue »-1969 in PLG, I et II), « sémiologie » dans le sens théorisé que lui donnait Saussure est devenu « sémiotique », tandis que « sémiologie » désigne, aujourd'hui, une pratique d'analyse moins formelle, plus composite, plus intuitive et plus liée à des considérations concernant les référents

extra-linguistiques. C'est pourquoi nous substituons, dans nos raisonnements, le terme de « sémiotique » à celui de « sémiologie » qui figure dans la lettre des écrits saussuriens.

■ *Théorie ou philosophie du langage*

Il suffit d'esquisser une comparaison de l'œuvre de Saussure avec celle de son contemporain américain, C.S. Peirce (1839-1914), lui aussi présenté comme l'un des fondateurs de la sémiotique, pour observer que les œuvres de ces deux pionniers qui ne se sont jamais rencontrés, s'opposent comme « théorie de la langue et de la signification » et « philosophie de la preuve ». Peirce a construit un système philosophique comparable aux grands systèmes classiques de Kant, de Hegel ou de Schopenhauer. Le type d'abstraction substantielle qu'il vise et qu'il atteint, relève de la philosophie. Toutes les notions qu'il pose, sont pensées avec le même investissement « ontologique », réaliste et substantiel, que les catégories de la métaphysique d'Aristote. Au contraire, les problématiques de Saussure déploient un schématisme entièrement relationnel, sans ontologie, une pensée formelle qui n'est ni nominaliste ni réaliste et cette attitude constitue une rupture radicale avec les philosophies du langage sous-jacentes aux différentes grammaires traditionnelles. Cette rupture très avant-gardiste, du point de vue de l'esthétique de la connaissance, ne peut se comparer qu'aux expériences « transmentales » menées à la même époque par la peinture russe (Kandinski, Rozanova, Popova ou Malévitch) et européenne en général. Nous reviendrons sur ce point en II,3, lorsqu'il s'agira de préciser quelques caractéristiques de la sémiotique considérée comme science.

.....

■ Irréductible polysémie de la notion de «sémiologie» chez Saussure et ses héritiers.

Chez Saussure, ce terme concentre l'activité de réflexion la plus intense et, comme c'est prévisible, ses significations se scindent, en fonction des points de vue envisagés. Nous nous bornerons ici à distinguer et à retenir trois sens majeurs de ce terme et donc trois aspects sous lesquels nous aurons à examiner successivement la notion :

- d'une part, la sémiologie est la compétence universelle dont est doté tout être vivant pour élaborer de l'expression. Il semble bien que cette compétence ne soit attribuée par Saussure qu'à l'espèce humaine car il paraît ne penser cette compétence que selon le modèle des langages conventionnellement codifiés si l'on en juge par sa définition du langage : « Ce qui se produit lorsque l'homme essaie de signifier sa pensée au moyen d'une convention nécessaire » (C.L.G./E., IV,3342), Au contraire , pour les générations de chercheurs qui ont été exposés à la phénoménologie (de R.Ruyer à nos jours, en passant par A.J. Greimas et R.Chambon), la compétence sémiologique (alias sémiotique) n'est pas l'exclusivité des hommes. Ils la partagent, à des degrés divers, avec l'ensemble du règne du vivant : Greimas aimait dire que le chien est un grand sémioticien.
- d'autre part, chez l'homme, cette compétence revêt des formes extrêmement élaborées et variées, ce qui est susceptible de générer de nombreuses sémiologies distinctes et cette fois « sémiologie » pourra être entendu comme un type de langage particulier, parmi d'autres langages particuliers, comme dans l'expression « La sémiologie particulière dite langage » (N10, in Godel, p.275). Mais Saussure parle également de « Sémiologie générale » (D 222, ibid.) et désigne alors le vaste ensemble de facultés et de

systemes expressifs plus ou moins codifiés dont chaque sémiologie (chaque langage, alias chaque sémiotique) n'est qu'une réalisation particulière. Comme nous allons le voir, cette dernière notion joue un rôle-clef pour la théorie de Saussure : elle paraît aussi nécessaire pour la constitution de la sémiotique comme science, que, mutatis mutandis, l'invention du zéro pour les mathématiques.

- Enfin, il faut également entendre la sémiologie saussurienne (« sémiotique » pour les chercheurs contemporains) comme l'étude scientifique des diverses sémiologies particulières et/ou de la sémiologie générale, et/ou de la compétence langagière en amont de ces diverses sémiotiques.

En résumé, dans la pensée de Saussure, une phrase comme « L'homme est un sémioticien-né » pourrait se comprendre.

- soit comme « L'homme est l'animal qui passe son temps à inventer des moyens de signifier quelque chose ».
- soit comme « l'homme dispose d'une capacité à créer des significations par toutes sortes de langages qui ont en commun d'être articulés, codifiés et systématisés (mais à des degrés divers). Parmi ces langages, la langue verbale est l'une des sémiotiques les plus articulées et les plus précises.
- soit enfin comme, « l'homme se doit d'élaborer une science des différents langages dont il dispose ».

I- La « sémiologie » de Saussure.

1- La sémiologie comme compétence universelle de l'humain.

D'une certaine manière, pour Saussure, les langues verbales vont de soi. Il y a chez lui une sorte d'évidence de l'institution-langue qu'il ne questionne guère ni dans sa genèse, ni dans son acquisition, ni dans son aspect concret et vécu de fonction expressive. La question de la faculté de langage n'a que deux occurrences dans

le CLG, dont la plus claire version (Komatsu, 276) est celle-ci notée par Constantin : « La langue sera pour nous le produit social dont l'existence permet à l'individu d'exercer la faculté de langage ». Tant par ses antécédents familiaux que par ses goûts propres, Saussure est né dans la linguistique savante de son temps, ce dont témoignent bon nombre de ses « Souvenirs de jeunesse ». En revanche, il parvient à une expérience toute personnelle des significations, par les études qu'il consacre aux Anagrammes et aux vieilles légendes germaniques.

Certes, lorsqu'il se donnait de tels corpus, Saussure se situait dans le prolongement exact de pratiques très courantes en son siècle : Auguste Comte s'était beaucoup intéressé aux Anagrammes, et les philologues romanistes français (Gaston Paris) et germanistes allemands consacraient de longues études aux vieilles légendes colportées par la tradition orale de tout l'univers indo-européen. Mais, en reprenant ce domaine, selon les orientations radicalement formelles et relationnelles qui étaient les siennes, F.de S. s'exposait à une expérience sémiologique surprenante pour lui. Il découvrait (de la manière la plus concrète en même temps que la plus cohérente avec sa théorie d'ensemble), que, chez l'homme, la production de sens n'est pas totalement dépendante de la prison des mots et qu'elle est, en réalité, toujours prête à surgir de n'importe quoi, de la mise en relation de deux brins de paille ou de trois plumes, comme de quelques êtres inexistantes, évoqués par des conteurs ou façonnés dans de l'argile (statues, santons, tous modelages). Le sens n'est pas nécessairement attaché à l'expression verbale en tant que telle. En III, 3, nous reviendrons sur ces expériences très propices à l'élargissement et à l'approfondissement des problématiques sémiotiques.

2- « Sémiologie », le concept qui permet de penser la langue⁽²⁾.

Durant l'élaboration du Cours, la réflexion de Saussure est parvenue à un socle de « délimitations » commençant à cerner les spécificités du domaine langagier et à poser quelques « vérités » incontestables à ses yeux. Quel est le statut de ces opérations de pensée? Il s'agit d'énoncés premiers dont il faut partir pour « Tracer les bases de l'édifice » et trouver « les fondements du langage » (CLG/E. IV, 43). Saussure avait donc une claire perception des deux types de compétences qu'il faudrait mobiliser pour donner à la linguistique ce caractère hypothético-déductif en lequel résiderait, finalement, sa scientificité. Il fallait être le linguiste expert, héritier des diverses écoles européennes qu'il avait fréquentées et il fallait, en même temps, adopter le comportement d'un épistémologue versé dans les sciences « dures ». À ses yeux, seul ce véritable engagement épistémologique était susceptible d'établir un système de la langue à partir de la masse de données déjà recueillies. Les documents manuscrits qu'il a laissés nous permettent d'apercevoir maintenant, avec une relative précision, la forme qu'aura prise, pour lui, cet engagement et de retrouver dans le C.L.G. tel qu'il fut publié par trois de ses disciples, peu de temps après sa mort, quelques-uns de ces enchaînements de pensée qui sont de nature à construire une théorie cohérente des significations.

Voici quelques uns des énoncés premiers, « bases de l'édifice », et véritables points de départ du mouvement de théorisation :

- 1- « Dans la langue, il n'y a que des différences sans termes positifs » (C. L.G.,107)
- 2- « La langue est un système » (C.L.G. 107)
- 3- « Le signe linguistique est arbitraire » (CLG 100)
- 4- « Le phénomène linguistique présente perpétuellement deux faces qui se correspondent et dont l'une ne peut que par l'autre » (CLG 103)

On peut observer que ces énoncés ne s'appliquent pas seulement aux langues verbales mais, en réalité à tous les systèmes de significations. Ces divers énoncés spécifient le langagier en général et inscrivent ainsi la linguistique dans un ensemble mental dont elle n'est plus qu'une composante particulière. Ce qui a pour résultat de permettre de la saisir comme un tout (exactement comme le regard éloigné sur une aire géographique donnée permet de la saisir comme un tout, qu'il s'agisse d'un pays ou d'un continent). C'est seulement lorsque le phénomène « langue » est ainsi appréhendé comme un tout, que son « ordre intérieur » devient saisissable comme un système unitaire.

C'est pourquoi les énoncés que nous venons de lister fonctionnent comme « une bonne généralisation » rigoureusement délimitée et par cela même singularisante pour le langagier. Les opérations suivantes consistent à rechercher les propriétés spécifiques des divers langages, les uns par rapport aux autres et à poser des opérateurs d'individualisation pour chacun d'eux. Par exemple, une des spécificités de la sémiotique « langue naturelle » est la dimension linéaire et donc temporelle de son déploiement. En revanche, les langages visuels sont nécessairement planaires ou dans des espaces à n-dimensions ... Le verbal est nécessairement arbitraire. Le pictographique peut sembler partiellement motivé, parce que ressemblant. Ainsi, de proche en proche par des opérations alternées de généralisations et de différenciations, des concepts opératoires s'élaborent, conduisant à une collecte de régularités caractéristiques et à une méthode d'analyse formelle des significations. On trouvera dans les ouvrages d'un important épistémologue, né à Alger, J.C. Pariente, un exposé très détaillé de la manière dont ces enchaînements d'énoncés garantissent la solidité du travail scientifique, dans les sciences humaines. Nous avons pu appliquer son raisonnement à la sémiotique. La rationalité irrécusable de ce travail tient à la hiérarchisation correcte des inférences et des

implications, lesquelles conduisent à la formulation des concepts fondamentaux et à la constitution d'un métalangage, aussi fiable que la langue des mathématiques ou de la logique en même temps que rigoureusement spécifique et adéquat à l'objet « langue » .

Laissons la parole à Saussure lui-même qui résume ainsi sa pratique, son « faire », en 1894 : « Les deux choses, une bonne généralisation sur le langage, qui peut intéresser qui que ce soit, ou une saine méthode à proposer à la grammaire comparée, pour les opérations précises de chaque jour, sont en réalité la même chose » (CLG/E, IV , 3297).

3- La « sémiotique » en tant que discipline scientifique

▪ La sémiotique comme psychologie sociale

On rencontre fréquemment dans les manuscrits la mention « sémiologie, partie de la psychologie sociale » (Godel, 275), ce qui, dans le CLG, donne la fameuse « prédiction » si souvent citée : « On peut concevoir une science qui étudie les signes au sein de la vie sociale ; elle formerait une partie de la psychologie sociale et par conséquent de la psychologie générale ; nous la nommerons sémiologie (du grec séméion « signe ») ».

Cette formule est troublante car toutes les déclarations de Saussure et tout ce qu'il a été possible de déduire de ses travaux prouvent bien que la vraie linguistique n'a rien de psychologique, à ses yeux. Comment comprendre, alors, cette idée de « psychologie sociale » qui est pourtant au centre de la définition de l'objet de sa propre entreprise scientifique ? Nous avons développé ailleurs une réponse à cette énigme (in Anne Hénault, Histoire de la sémiotique, op. cit. pp 9-54). En bref, Saussure revient à maintes reprises sur ce qu'il appelle « la carte forcée », i.e. sur les contraintes que la dimension sociétale de l'institution-langue fait peser sur les individus, et surtout sur les facteurs du changement linguistique (CLG, 108-112) que nul

ne saurait gouverner. Il représente la masse sociale constituée par l'ensemble des individus parlants, comme une pesanteur, active par sa seule masse et soumise à une autre pesanteur, le facteur Temps. Aucun de ces acteurs n'est donc doté d'un psychisme individualisé, relevant du psychologique et s'il y a création continuée, dans la langue, elle a l'allure des dépôts glaciaires, « de ces grandes moraines qu'on voit au bord de nos glaciers, tableau d'un prodigieux amas de choses charriées à travers les siècles ».(1^o conférence à l'Université de Genève, 1891, CLG/E, IV, 3281,p.5).

Cependant, ces relations d'incertitude, liées au désordre infligé par le passage du temps et par la masse parlante, sont ressaisies à un niveau moins superficiel par une sorte de fibrage logique de la langue. « Toute la face logique de la langue dépend ou peut dépendre de données immuables que les accidents du temps ou du lieu géographique n'atteignent pas ».(Notes pour le cours III, 1910-1911- in Ecrits, p.306).

Cette « face logique de la langue » est constituée par des constantes profondes qui constituent une sorte de « raison particulière », propre au domaine linguistique, un rationalisme linguistique (au sens où G.Bachelard appelait « rationalisme électrique » l'ensemble des régularités et des lois propres à la physique de l'électricité). Ce rationalisme linguistique, décrit également par Saussure comme « ces forces qui sont en jeu d'une manière permanente et universelle dans toutes les langues » (CLG, 20) peut être considéré comme la projection, voire l'expression de « l'esprit collectif ». C'est donc de ce côté que nous chercherions ce que Saussure entend par « psychologie sociale ». La tâche assignée à cette psychologie sociale qu'est la sémiotique serait de mettre à jour ces relations constantes et universelles qui, sous-tendent les significations. Ils leur permettent de prendre forme, et, du même mouvement, tracent une sorte d'image abstraite de « l'esprit

collectif » qui anime l'humanité. Nous avons là, très exactement, un des objectifs que s'est fixé l'École de Paris, au cours des années 1960-1980 : découvrir ces constantes relationnelles qui informent tout ce qui peut être considéré comme langage.

■ ***Théorie des signes pris isolément ou théorie des plans du signifiant et du signifié.***

La première vulgate saussurienne - convaincue par les vignettes des éditions Bally/Sechehaye (1916) et Tullio de Mauro (1972) du Cours et, en particulier, par les fameux ovales, rigoureusement binaires, de la p. 99 où se superposent l'image d'un arbre et le mot « arbor » ou encore le mot français « arbre » et le mot latin « arbor »- a fait de Saussure « the sign guy », l'homme des signes pris isolément.

C'est pourquoi, A.J. Greimas (1917-1992) expliquait fréquemment que le premier de ses propres apports aux théorisations de la signification avait été de faire sauter le carcan de la « dimension-signe », imposée par les premiers exégètes de Saussure. Greimas, lui, avait pris la décision de ne considérer que la dimension des systèmes de signification et celle des plans {du signifiant (ou expression) et du signifié (ou contenu)}, pris dans leur globalité et dans toute leur expansion, seules dimensions où pouvaient réellement se repérer et s'observer les systèmes de rapports et de relations qu'il entendait mettre au jour. En vérité, Greimas lui-même avait très tôt soupçonné que l'insistance sur la dimension du signe pris isolément, marquée par les premiers éditeurs du Cours et par ses premiers commentateurs, révélait chez eux une conception du langage comme nomenclature (c'est-à-dire comme liste de signes, chaque signe étant associé à son référent et fondamentalement disjoint des autres signes) qui était précisément celle que Saussure avait voulu renverser. En 1984, dans des entretiens encore inédits avec l'auteur de ces lignes, A.J. Greimas

indiquait comment il avait cru percevoir dans les métaphores du « royaume flottant » et de la nappe d'air au contact avec la nappe d'eau (pp.155-156 du C.L.G.) ou de la feuille de papier (ibid. p.157), une conception planaire explicite de l'approche des « sons » et des « idées ». Le CLG dit, à la lettre, ceci : « Nous pouvons nous représenter le fait linguistique dans son ensemble, c'est-à-dire la langue, comme une série de subdivisions contiguës, dessinées à la fois sur le plan indéfini des idées confuses et sur celui non moins indéterminé des sons ; ⁽³⁾... Le rôle caractéristique de la langue vis-à-vis de la pensée n'est pas de créer un moyen phonique matériel pour l'expression des idées, mais de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son, dans des conditions telles que leur union aboutit nécessairement à des délimitations réciproques d'unités (...) ». Et quelques lignes plus bas, il est question « de l'accouplement de la pensée avec la matière phonique ». Ce sont là autant de représentations très imagées de la fonction sémiotique dans son expansion planaire et systémique. Elles sont à l'opposé de l'idée de signe pris isolément.

Tout ceci n'a pas empêché la prolifération de prétendues théories saussuriennes du signe, approches qui, du point de vue de la sémiotique théorique, sont autant d'impasses. Ce dont Umberto Eco prend finalement acte dans *La production des signes*, 1976/1992, p.12 : « L'univers sémiotique n'est pas composé de signes mais de fonctions sémiotiques », des termes que ni F. de Saussure ni A.J. Greimas n'auraient récusés et qui ramènent résolument Umberto Eco , dans le camp de la sémiotique européenne.

- Dichotomies ou dualités.

Le chapitre III du C.L.G. s'ouvre sur l'énumération de quelques unes de ces dualités constamment alléguées par Saussure pour montrer le caractère difficilement saisissable de la langue (Par exemple, cette formule déjà citée : « Le phénomène linguistique

présente perpétuellement deux faces qui se correspondent et dont l'une ne vaut que par l'autre » -p.23). Avec un agacement de vrai littéraire face à une pensée vraiment scientifique, R.Jakobson désignait sarcastiquement F.de S. « comme le grand révélateur des antinomies linguistiques » (1938/1962, 237). Il voyait là une sorte de trait de caractère et en quelque sorte un défaut de « grand douteur qui toujours voyait les deux aspects du problème ».

Les premiers commentateurs de ces dualités, de cette pensée perpétuellement duale, ont insisté sur son aspect antithétique et ont radicalisé les contrastes au point d'en faire des contradictions. Les dichotomies devenaient des antinomies ingérables et la pensée sémiologique s'en trouvait rigidifiée d'une façon abusive. Les publications de plus larges proportions des notes manuscrites laissées par F.de S. ont permis au contraire de montrer que sa pensée n'est bornée ni par le binarisme discontinuiste de la pensée structuraliste, ni par la quête des structures abstraites de la langue et par celle des schématismes qui les hiérarchisent. Telle qu'elle est, littéralement vécue par Saussure, la recherche des relations oppositives, se trouve contrebalancée, chez lui, par une extrême attention au caractère non-tranché mais au contraire graduel et continu des différenciations qui s'observent dans le langage comme dans bien d'autres domaines. C'est ce qui se lit constamment dans les *Ecrits*, récemment publiés (par exemple à propos des gradations insensibles qui, dans le temps ou dans l'espace, font passer d'un état de langue à un autre). Il faut donc accepter de comprendre que chez Saussure, la théorisation du langage est, à la fois, binariste et continuiste, selon ce qu'impose le traitement des observables .

- *L'allure théorématique de la théorie*

Quel sens exact Saussure donnait-il donc au mot « théorie » ? une notule de sa main ne permet pas de doutes : « Baudouin de Courtenay

et Kruszewski ont été plus près que personne d'une vue théorique de la langue, cela sans sortir de considérations linguistiques pures ; ils sont d'ailleurs ignorés de la généralité des savants occidentaux. L'Américain Whitney, que je révère, n'a jamais dit un seul mot sur les mêmes sujets qui ne fût juste, mais comme tous les autres, il ne songe pas que la langue ait besoin d'une systématique » (cité par R.Godel, p.51).

D'une part, cet éloge des deux chercheurs russes récuse toute proposition qui ne proviendrait pas de la technicité même de la linguistique ; la réflexion scientifique ainsi conçue aboutit à la saisie de régularités qui sont découvertes. Il ne s'agit donc plus de formuler des thèses qui seraient simplement inventées, il s'agit de progresser dans nos connaissances.

D'autre part, les réserves exprimées sur l'oeuvre érudite de Whitney montrent que pour Saussure, une théorie ne se conçoit pas sans une « systématique », qui donne à la théorie la puissance de faire servir les résultats obtenus, à l'élucidation des cas comparables. Sans une telle systématique, la collecte de faits n'aboutit pas à la construction d'un savoir cumulatif de type scientifique. On voit donc que Saussure entendait constituer une théorie qui fournirait les fondements d'une science du langage, éventuellement modélisable ou formalisable, comme le sont les sciences « dures ». Le mot « théorie » n'a pas chez lui le sens affaibli et spéculatif que lui accordent les penseurs littéraires, il prend le sens qu'il peut avoir dans des expressions comme « Théorie de la relativité » ou « Théorie de l'électricité ». L'établissement des observables, spécificateurs du domaine de savoir en cours de constitution (et par conséquent la délimitation de l'objet de l'étude projetée), comme le repérage des principes et des méthodes d'analyse qui en découlent, ne relève pas du bon sens immédiat qui est supposé guider la vie courante. Il requiert un long travail préalable qui se confond avec le mouvement de fondation

et de constitution d'un nouveau champ du savoir en train d'émerger.

Il n'est pas douteux que Saussure espérait voir certaines des découvertes de la linguistique prendre la force de Lois scientifiques au sens où l'entendait, en 1888, son ami, l'épistémologue genevois A.Naville. En réalité, F. de S. considérait qu'il y avait deux manières de traiter les faits de langage, l'une scientifique et « théorématique » qui était la linguistique de la langue et l'autre, faiblement théorisée qui traitait de la parole. Parfois désignée comme « stylistique », la linguistique de la parole se bornait, selon lui, à une simple pratique d'observations et de classifications : « La stylistique (...) voit avant tout son objet dans l'observation de ce qui est parlé, dans les formes de langage vivantes, consignées ou non dans un texte (...). Elle n'est pas une science normative édictant des règles. Elle prétend et a droit de prétendre être une science de pure observation, consignait les faits et les classant » (F. de S. « Rapport sur la création d'une chaire de linguistique », in *Ecrits*, 2002) tandis que pour la linguistique de la langue, de brèves notes de travail stipulent une tout autre exigence, comme ici, sous le titre « Lois » (C.L.G/E, IV,3310,8) : « Lois : 1° Les lois universelles de la langue < qui sont impératives > (théorématique) ».

Quel est l'objet de cette théorie ? « a/ faire la description et l'histoire de toutes les langues (...); b/ chercher les forces qui sont en jeu d'une manière permanente et universelle dans toutes les langues et dégager les lois générales auxquelles on peut ramener tous les phénomènes particuliers de l'histoire; c/se délimiter et se définir soi-même (C.L.G. 20). Ce qui, dans les manuscrits authentiques de Saussure, s'exprime ainsi : « Quelques vérités qui se retrouvent (). Ne parlons ni d'axiome, ni de principes, ni de thèses. Ce sont < simplement et > au pur sens étymologique des aphorismes, des délimitations.() < mais > des limites entre lesquelles se retrouve constamment la vérité, d'où que l'on parte »(C.L.G/E, N.19, IV, 42).

III . Un héritage saussurien en expansion

1. L'école de Paris : théorie-standard (discontinuiste)

Sous l'impulsion du chercheur français d'origine lithuanienne, A.J. Greimas, ce groupe (très largement international) de chercheurs qui se réunissait à Paris (d'abord au Collège de France, ensuite à l'EHESS) et qui s'est donc fait connaître sous le nom d' « Ecole de Paris », a élaboré, au cours des années 1956-1980, ce qui apparaît comme une théorie de la signification, rigoureusement héritée du saussurisme. Les ouvrages de Greimas les plus représentatifs de la théorie et des méthodes de ce courant sémiotique sont *Sémantique structurale*, *Maupassant et Sémiotique*, dictionnaire raisonné de la théorie du langage, un manifeste publié sous la forme d'un dictionnaire. Ces publications affichent la cohérence et la puissance analytique d'une systématique dont A.J. Greimas avait eu l'intuition, au début des années cinquante et à laquelle il n'a jamais dérogé : la base axiomatique des indéfinissables et des premières définitions qui en découlent, sélectionnés selon les critères de Saussure lui-même, sont explicités. Ils permettent de commencer à constituer, par un jeu d'interdéfinitions, ce système relationnel que Saussure considérait comme le seul biais possible pour parvenir à des définitions rigoureuses en matière de langage et à des schématisations démontrables et récursives {modèles} des constructions de sens). On donne le nom de métalangage, à l'ensemble de ces concepts, biunivoques et donc échappant à la confusion du langage ordinaire précisément parce qu'ils sont interdéfinis. Notons, parmi, ces modèles et ces concepts, ceux d'analyse sémique, de schéma narratif, de modèle constitutionnel alias carré sémiotique, de modalités, de parcours génératif qui ont conduit à de nombreuses analyses objectives et démonstratives en sémiotique visuelle, ainsi que dans les autres sémiotiques (auditives et musicales, tactiles et du goût) provenant des innombrables domaines de la vie sociale. *Sémiotique*, dictionnaire raisonné de la théorie du

langage souligne très vigoureusement la manière dont toutes ces notions sont interdéfinies et donc formulées selon leur place dans le jeu relationnel de la sémiotique.

Un demi-siècle de recherches aura ainsi permis d'expérimenter et de concrétiser une inspiration scientifique et une méthode que Saussure a découvertes, dont il n'a pas eu le temps d'explicitier les diverses articulations, mais dont il a cependant pu imposer les orientations avec une force et une rigueur qui ne se dément pas.

2- Nouvelles perspectives (continuistes) en sémiotique générale.

Les premiers travaux que le Saussurisme a inspirés à l'Ecole de Paris ont concerné essentiellement l'analyse du récit, car la narrativité s'est révélé être la forme même de

l'expression verbale des transformations que l'action humaine inflige ou apporte au réel. Le binarisme s'est avéré très adéquat pour segmenter rationnellement ces chaînes de transformations et les inversions de contenus qu'elles entraînaient. Dans le domaine de l'action programmée en vue d'un objectif clairement exprimé, on a souvent affaire à des significations plutôt cérébrales, et donc généralement « claires et distinctes » (Descartes). Puis, depuis la fin des années 80, cette même Ecole de Paris s'est orientée vers une épistémologie continuiste, plus proche de la saisie sensible et/ou affective du sens vécu. Elle tentait alors de se rendre capable de traiter des significations moins cérébrales afin de pouvoir rendre compte de cette part du sens qui est vécue au plus près du corps ; depuis longtemps déjà, diverses pratiques sociales (dont la médecine) suggéraient et attendaient des éclaircissements dans ce domaine.

On a pu avoir le sentiment qu'en se lançant dans cette direction, la sémiotique s'imposait de résoudre la quadrature du cercle, car comment concevoir des procédures qui rendraient un continuum analysable. Le fait d'« analyser » n'a-t-il pas été conçu

.....

jusqu'ici, comme le fait de fragmenter ou de segmenter d'une façon raisonnée ?

En vérité, de nouveaux types d'analyses ont à se mettre en place. Il n'est pas exclu qu'ils soient en train de rencontrer à nouveau l'héritage saussurien par d'autres voies.

3- Les enseignements sémiologiques des vieilles légendes

Un certain nombre de travaux récents ont fait apparaître des perspectives jusqu'ici insoupçonnées, dans les innombrables pages d'analyses que F. de S. a consacrées aux vieilles légendes germaniques. Je pense ici, tout particulièrement aux études que Michel Arrivé et ses élèves ont consacrées à ce sujet. Certaines d'entre elles ont été réunies dans *A la recherche de Ferdinand de Saussure*, un volume récent de la collection « Formes sémiotiques » (PUF, 2007). C'est là que je puiserai, notamment dans les chapitres III et IV, quelques unes des idées que je vais maintenant exposer.

Au départ, on peut considérer comme une énigme le fait que, dans le *Cours de Linguistique Générale* ainsi que dans tous les manuscrits qui traitent du signe linguistique, F de Saussure ne fait jamais référence aux significations des légendes ni à leur semiosis particulière, et que les autres systèmes de signes qu'il cite comme des sémiologies, des langages autres que le langage verbal, sont toujours aussi proches que possible du langage verbal. Au contraire, dans le travail sur les légendes, (dont on sait qu'il était mené en parallèle avec l'étude des langues naturelles et du signe linguistique), nous trouvons d'abondantes références au *Cours de Linguistique générale*. Donc la linguistique de Ferdinand de Saussure semble ignorer la sémiologie narrative alors que la sémiologie narrative garde les yeux fixés sur la linguistique.

Comment expliquer cette dissymétrie ?

F de Saussure est arrêté par le fait que l'unité sémiologique du récit légendaire (personnage héroïque, lieu mythique, période temporelle « historique », i.e. moment fort de l'Histoire) semble n'être pas arbitraire au contraire du signe linguistique qui n'est pour lui que pure convention. Les composantes d'un récit légendaire sont généralement motivées par un rapport référentiel à des événements réels. Par conséquent un Rollon normand, un Orlando sicilien, un Sindbad le Marin, le Rubicon de Jules César, le soleil d'Austerlitz pour Napoléon, ont une signification restreinte par leur charge référentielle initiale, laquelle leur est indissolublement liée. On ne peut donc pas les considérer comme des signes sémiologiques.

Dans ses notes manuscrites, F. de Saussure revient fréquemment sur cette impossibilité qui tiendrait les significations légendaires hors du domaine sémiologique. Cependant la suite de ses travaux sur ce champ thématique amène F. de Saussure à se convaincre du fait qu'il vient un moment, dans l'évolution des grandes légendes, où le personnage mythique est totalement détaché de son origine historique et donc de son investissement référentiel initial. Il devient alors une forme vide, un être inexistant, au même titre qu'une lettre de l'Alphabet ou qu'un mot du lexique. Il peut alors entrer librement dans les jeux combinatoires qui confèrent au langage son infinie créativité. Le signe légendaire atteint alors un degré de plasticité comparable à celui du signe linguistique et, de ce fait, devient un vrai signe, susceptible de fixer du sens et de la valeur, au gré des différents conteurs.

De la sorte, une nouvelle aire sémantique, associée à un autre type de signifiants, se trouvent mis à la disposition du corps social. C'est un phénomène auquel chacun de nous assiste tous les jours, avec les jeux de ces communications sociales de masse que sont les créations de la publicité et plus largement toutes les sortes de médiatisations

F. de S. en vient ainsi à se convaincre que l'aire sémantique du mythique ou du légendaire donne forme à des domaines de sens qui excèdent ceux du signe linguistique exactement comme c'est le cas pour l'image visuelle ou pour la sémiologie musicale.

Je n'ai plus le temps de m'étendre sur ce point. Je me bornerai à préciser, en peu de mots, comment il se présente chez F. de S. Dans ses notes de travail sur les légendes, désormais assez largement disponibles en italien, le Maître de Genève laisse s'exprimer comme un écho de l'effet très intime que produit sur sa sensibilité la sémiologie propre aux vieilles légendes, vouée aux rêveries de l'expansion de l'être secret, du for intérieur, rêves d'amour, d'héroïsme et de gloire, secrètes identifications aux héros, projections libres de toutes sortes de désirs fondamentaux. Ainsi, pour Saussure, le personnage mythique a pour caractéristiques fonctionnelles de se présenter tout à la fois comme « Un être inexistant » et comme une cible potentielle de nos affections les plus ferventes - en quelque sorte prévue à cet effet : "Comme on le voit, l'incapacité à maintenir une identité certaine ne doit pas être mise sur le compte des effets du Temps -c'est là l'erreur remarquable de ceux qui s'occupent des signes- mais est déposée d'avance dans l'être que l'on choye et observe comme un organisme, alors qu'il n'est que la combinaison fuyante de deux ou trois idées. (...). L'association - que nous chérissons parfois - n'est qu'une bulle de savon "(Leg 192).

De la sorte, le monde légendaire commande une sorte très profonde et très essentielle de significations vitales. C'est une sémiologie distincte, mais dont on peut prouver l'authentique qualité sémiologique par la manière dont elle est soumise, au fil du temps, aux mêmes incalculables changements que les diverses composantes des langues naturelles. Nous devons admettre qu'en ce point nous assistons en temps réel et comme en direct, à l'émergence d'une autre pensée du sémiotique, dans l'esprit de Saussure, i.e. l'émergence

d'un questionnement sur la possibilité même de fixer durablement du sens sur certains supports qui en soi pourraient sembler nuls. Ceci est formulé expressément:

“Item. Il y a défaut d’analogie entre la langue et toute autre chose humaine pour deux raisons. 1. La nullité interne des signes. 2. La faculté de notre esprit de s’attacher à un terme en soi nul”.

Cette réflexion tire les conséquences en quelque sorte existentielles de la vision première, logico-grammaticale, du système de la langue entièrement défini par son jeu relationnel, vide d’investissements sémantiques. Cette réflexion nouvelle commence à intégrer la dimension du vécu car c’est elle, en dernier ressort, qui instaure, reconnaît et valide la disponibilité « signifère » des signifiants, quels qu’ils soient.

Les recherches récentes, d’une part en sémiotique générale, d’autre part en “philologie saussurienne”, pour l’établissement de la lettre de ses manuscrits, ont donc permis de saisir comment chez Saussure, beaucoup moins caricaturalement logiciste qu’on ne l’a dit, se posait déjà de manière lancinante, la difficile question qui hante la phénoménologie et tout particulièrement le dernier Merleau-Ponty, mais aussi le dernier Greimas, celle de la rencontre du biologique et du mental, en un mot de l’incarnation de l’esprit.

C’est de cette manière aussi que Saussure rencontre la question du /texte/⁽⁴⁾, c’est-à-dire celle de la créativité textuelle de la production langagière. Notons, au passage, qu’en parfaite cohérence avec sa conception ouverte du langage (du langage constamment disponible pour toutes significations nouvelles), Saussure ne s’intéresse pas au texte littéraire qui fonctionne, à ses yeux, par la confiscation du sens général de la langue : de loin en loin, une sensibilité particulière (celle de l’Auteur qu’on citera révérencieusement) fige le sens en un espace-temps tout aussi particulier, qui relève pour lui de la préciosité,

de la communication entre initiés . Pour F. de S., ceci s'opère, au détriment du vaste flux des échanges permanents qui génèrent, de moment en moment, le vrai et profond sens social du langage. Au contraire, parce qu'elles ne sont pas littéraires, les légendes présentent des unités de sens non figées, totalement soumises aux poussées de la masse parlante qui les déplace, comme elle déplace le sens et la valeur de toute chose dans le langage verbal. Il se peut que ce rejet du littéraire ait revêtu chez lui, une signification particulièrement prégnante, compte tenu de ce qu'étaient alors les petits Cénacles que Saussure eut à fréquenter professionnellement tant à Paris qu'à Genève. La publication des correspondances savantes qu'ils ont produites en abondance montre aujourd'hui combien ces cercles se trouvaient radicalement éloignés des préoccupations scientifiques qui ont toujours été les siennes.

La contradiction entre l'aspect référentiel, donc motivé du personnage mythique et la nature nécessairement arbitraire du signe proprement dit, a donc disparu, à la réflexion, car un niveau plus profond de compréhension a permis une sorte de linguistification du signe légendaire. Son « existence » n'est désormais pas différente de celle d'une lettre de l'alphabet; en constante mutation comme le mot, il n'en demeure pas moins une sorte de permanence signifère à travers tous ses avatars, ceci exactement comme l'unité linguistique, à ceci près que sa caractéristique est de capter et de servir à cristalliser bien des significations émotionnelles, in formulables selon les usages plus cérébraux (et discontinuistes) des divers langages.

On pourra observer au passage que, fort conscient de la force spécificatrice de sa méditation sur l'univers des significations, il disqualifie allègrement philosophes et logiciens, renvoyés dos à dos : "Ce qui a échappé aux philosophes et aux logiciens, c'est que du moment qu'un système de symboles est indépendant des objets désignés, il est sujet à subir pour sa part , par le fait du temps, des déplacements non calculables pour le logicien". (Ecrits, 209).

La conception de la sémiotique que Saussure appelle à l'existence par ce nouvel effort de pensée, n'est donc plus seulement le concept logique englobant, nécessaire pour que fonctionne la théorie des significations. Elle s'enrichit d'une interrogation sur les processus biologiques et cognitifs concrets présumés par la construction/ langue/, dont Saussure perçoit ici les cheminements. On ne peut, en aucun cas, se représenter l'origine du langage mais on peut, à chaque instant, assister au surgissement de nouvelles sémoses adaptées et assumées par le corps social.

C'est donc ce jeu si rigoureux sur sa propre systématité qui permet à Saussure de ne pas perdre le contact avec le fonctionnement vivant de la sémosis. On trouve dans l'édition Engler du C.L.G., 2780,B, l'expression "les unités vivantes au-dessous du mot", en relation avec la plasticité infinie de toute vraie sémiotique. En ce point, le précurseur Saussure dépasse son successeur plus exclusivement grammairien, Hjelmslev, qui n'était pas doté des mêmes souplesses et disponibilités mentales. En alliant l'observation concrète et l'expérimentation la plus ouverte à la constance inflexible de ses engagements théoriques, il prépare et légitime par avance, le lieu problématique précis où se rencontrent aujourd'hui toutes les grandes recherches sémiotiques, la question du pouvoir résolutif et éventuellement rationnel de l'instinct, des émotions, de l'éprouver en général.

Il ne faut donc pas être surpris du ton de gravité qui anime toutes ces réflexions sur les rapports d'expression instaurés tant par la langue ordinaire que par l'univers légendaire⁽⁵⁾, : "Ce qui fait la noblesse de la légende comme de la langue, c'est que condamnées, l'une comme l'autre, à ne se servir que d'éléments apportés devant elles et d'un sens quelconque, elles les réunissent et en tirent continuellement un sens nouveau. Une loi grave préside qu'on ferait bien de méditer avant de conclure à la fausseté de cette conception de la légende: nous ne voyons nulle part fleurir une chose qui ne soit la combinaison d'éléments inertes et nous ne voyons nulle part que le véritable soit

autre chose que l'aliment continuel que la pensée digère, ordonne, commande mais sans pouvoir s'en passer"(Leg, 307).

La théorie de Saussure est fondatrice mais sa transmission souffre de malentendus de toutes sortes. Cependant, nous sommes contraints de constater que l'ensemble du domaine sémiotique continue à progresser dans un accord étonnant avec ses *Ecrits*. Ces travaux sur les *Légendes* qui avaient paru presque aberrants à leurs premiers commentateurs (cf. Engler 1974 et 1980) apparaissent comme ceux qui aujourd'hui sont le plus en phase avec nos interrogations les plus actuelles. Ils sont une invitation à trouver comment cerner et délimiter l'expérience phénoménologique du sens, avec les moyens propres au domaine langagier.

L'universelle négativité qui, pour Saussure, est l'opération fondatrice du langage - parce qu'elle définit, d'une manière strictement formelle, différentielle, et oppositive, tous les éléments de la langue, lesquels ne sont jamais crédités du moindre élément positif - ne doit donc pas, selon nous, être interprétée, en des termes substantiels, comme une pulsion de destruction et de mort, comme pourraient le penser des esprits totalement littéraires. La négativité saussurienne n'est que le mécanisme mental abstrait (d'un même degré d'abstraction que les nombres négatifs en mathématiques) qui permet, au contraire, de penser le jaillissement perpétuel, perpétuellement renouvelé, du sens. Nous ne manquerons pas d'observer que c'est précisément alors, (nous venons de le voir), que, dans une sorte d'exultation de la découverte, Saussure fait significativement appel à la métaphore filée de la nourriture, ce qui est fort rare et presque impensable chez lui en termes de bienséances (Leg, 307: Arrivé p.161: "aliment", "digère", etc.)- c'est alors qu'il obtient, de son habitus, de sa « forme de vie » et de sa pensée, l'improbable et vibrante synthèse du vivant et du pensant, du rationnel et du passionnel.

NOTES

- (1)- Cf. « Actualité du saussurisme », 1956, déjà cité.
- (2)- Tout ceci est mieux développé dans Anne Henault, Histoire de la sémiotique, 1997, (PUF, QSJ ?, 128p.). L'espace de cet exposé ne nous permet d'en proposer qu'un résumé, peu satisfaisant à nos yeux.
- (3)- Ici, dans les éditions que nous avons citées, un schéma montre deux surfaces ondulantes, dont les vagues, plus ou moins parallèles, sont segmentées par des pointillés parallèles.
- (4)- La notation que nous utilisons ici avec /texte/ est la notation indiquant que ce terme est pris ici selon le sens biunivoque dont l'a doté le travail métalangagier de la sémiotique. Il n'est plus un terme de la langue courante. Il appartient au réseau d'interdéfinitions explicites du métalangage.
- (5)- L'univers légendaire que les Aborigènes d'Australie nomment "dreaming" nourrit le seul type de productions textuelles qui se rencontrent dans cette civilisation, productions qui sont à la fois récits oraux et schématisations visuelles, car saisies par les graphes figuratifs de leurs icônes : les peintures sur écorce des côtes du nord-est, les peintures plus colorées du désert central, et les admirables cartographies des côtes du nord-ouest parviennent à tisser des significations développées et complexes, grâce à l'outillage mental du dreaming, i.e. des vieilles légendes.

BIBLIOGRAPHIE

- Arrivé, M. (2002) "La sémiologie saussurienne entre le Cours de linguistique générale et la recherche sur la légende"73-90.in Anne Hénault et al. ed. , Questions de sémiotique, pp.73-90
- Arrivé, M. (2007) A la recherche de Ferdinand de Saussure, Paris, PUF.
- Arrivé, M. (2008) Le linguiste et l'inconscient, Paris, PUF.
- Benvéniste, E. (1966) Problèmes de linguistique générale I et II, Paris, Gallimard (PLG)
C.F.S. Cahiers Ferdinand de Saussure, passim, Genève, Droz.
- CLG, Saussure F de (1916) Cours de linguistique générale, Paris, Payot
- CLG-E Saussure (1967-1974) ,Cours de linguistique générale, édition critique t.1 et 2, par R.Engler , Wiesbaden, Harrassowitz
- Chambon, R. (1974), Le monde comme perception et réalité , Paris, Vrin
- Eco, Umberto (1976) La production des signes, Paris, le livre de poche
- E.L.G., Saussure . (2002) Ecrits de linguistique générale, édités par Engler R. et Bouquet S.
- Engler, R.(1974-1975) "Sémiologies saussuriennes I" in C.F.S., 29,45-73.
- Engler, R.(1980) "Sémiologies saussuriennes II,," in C.F.S. 34,1-16.
- Gadet, F. (1987), Saussure Une science de la langue, Paris, PUF
- Godel R..1957) Les sources manuscrites du C.L.G, Genève, Droz..
- Greimas, A.J. - (1956) "L'actualité du saussurisme, in Le Français moderne, 3, pp191-203
- (1966-1986) Sémantique structurale, Paris, PUF
- (1970 -1983) Du Sens I et II
- (1976) Maupassant. La sémiotique du texte. Exercices pratiques, Paris, Seuil
- (1979) Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage (avec J.Courtès), Paris, Hachette.
- Hénault Anne (1979 et 1983) Les enjeux de la sémiotique I et II
- Hénault, Anne (1992, 1996) Histoire de la sémiotique, Paris, PUF, coll."Que sais-je?".

- Hénault, Anne (1994), Le pouvoir comme passion, Paris, PUF.
- Hénault A. et al. ed. (2002) Questions de sémiotique, Paris, PUF.
- Hjelmslev, L. (1971), Prolégomènes à une théorie du langage, Paris, Minuit
- Kim Sungdo (1993), "La mythologie saussurienne: une nouvelle vision sémiologique".
in Semiotica, 97,1/2, p.5-78;
- Ladrière, J. (1957) Les limitations internes des formalismes, Louvain, Paris,
Gauthier-Villars
- LEG, Saussure F. de (1986) Le leggende germaniche, A.Marinetti e M.Meli, Este
- Merleau-Ponty M. (1945) Phénoménologie de la perception, Paris, Gallimard.
- Naville, A. (1888) Nouvelle classification des sciences, Paris, Alcan,
- Pariante J.C. (1973) Le langage et l'individuel, Paris, A.Colin.
- Pêcheux, M. (1969) Analyse automatique du discours, Paris, Dunod
- Reichenbach H. (1947) Elements of symbolic logic, New York, MacMillan

